

Cutie BOY

Cutie BOY



Avec le soutien du

CNL
Centre national du livre

Extrait de la publication
www.centrenationaldulivre.fr

Cutie Boy



CUTIE BOY



www.casterman.com

© Casterman 2009

ISBN : 978-2-203-05979-5

Cet ouvrage a été publié en 2002 aux éditions Syros, sous le titre : *Alex*.

Imprimé en Espagne

Dépôt légal : avril 2009 ; D.2009/0053/218

Déposé au ministère de la Justice, Paris

(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Yaël HASSAN

Cutie **BOY**



casterman

Chapitre 1

Où l'on fait la connaissance
d'Alexander Bernie Chesterfield,
qui est tout de même
le héros de cette histoire.



Depuis toujours, et ce bien malgré lui, Alexander Barnie Chesterfield comblait sa mère, Lady Ruth Mary Charlotte Chesterfield née Nathanson, de désespoir. Son père aussi d'ailleurs, mais beaucoup moins depuis que celui-ci n'était plus.

À vingt-cinq ans passés de quelques poussières, le jeune homme conservait un physique d'adolescent gracile. Il avait dans le regard la candeur de l'innocent, la pureté de l'agneau, la générosité du démuné, l'humanité du Secours populaire, la rêverie du poète et cette lueur vive d'intelligence propre aux simples d'esprit.

Cela dit, il ne correspondait en rien à la définition de l'attardé. Si Alexander s'attardait, c'était que rien ne le pressait. Et s'il avait fréquenté l'école, on l'y aurait, à coup sûr, taxé du qualificatif hideux de mauvais élève, alors que tout œil averti se serait immédiatement rendu compte qu'il n'y avait meilleur élément que cet enfant-là. Il advint que plus d'un jugement hâtif le classa dans la

catégorie des benêts. Pourtant, il aurait été à la portée du commun des mortels de détecter chez Alexander le plus fulgurant des génies. Mais encore eût-il fallu pour cela que les gens se remettent à se regarder les uns les autres avec les yeux du cœur et non ceux de leurs seules orbites.

De santé physique plus que fragile, il avait grandi loin des miasmes et vicissitudes du monde extérieur, et ses pieds, qu'il avait longs, beaux et blancs, ne foulèrent jamais les sols de la moindre école, collège ou high school. Si Lady Chesterfield avait préféré le garder par-devers elle à Flowerstone Manor, elle avait toutefois veillé à ce que son fils fût pourvu de la plus parfaite des éducations et à ce que les meilleurs maîtres lui formassent la pensée, l'esprit et le corps. Mis à part le fait qu'il excellait au yoga, il connaissait de mémoire toute l'œuvre de Shakespeare, jouait à merveille de la viole d'amour et faisait les pieds au mur mieux que quiconque. Mais seul Winston C., huitième du nom, jouissait de la diversité de sa culture et vouait à son maître l'admiration gratuite, aveugle et totalement dénuée d'intérêt que le jeune homme aurait été en droit d'attendre de ses congénères s'il les avait fréquentés. Le fait que Winston C. ne fût qu'un setter irlandais ne perturbait nullement le jeune homme, dont le jugement subtil excluait d'emblée toute forme d'ostracisme, plaçant ainsi sur le même degré de l'échelle de ses valeurs les natures aussi mortes que vivantes, le ver de terre, le nénuphar, la souris, la châtaigne, l'éléphant et même l'homme, quelle que fût la couleur de sa peau ou de ses idées.

Comme, de fait, Alexander ne connaissait que fort peu les Hommes, faute de les avoir suffisamment côtoyés, une peur plus instinctive que raisonnée le poussait à une certaine retenue à l'égard du sexe masculin. Quant à la gent féminine qui l'entourait depuis son plus jeune âge, rigoureusement sélectionnée par Lady Chesterfield, elle n'offrait aucune des caractéristiques propres à son sexe, ceci non pas pour protéger son fils d'une éventuelle curiosité mais plutôt pour éviter que feu son ethnologue de mari, qui était plus que volage, ne poussât trop loin l'étude du genre.

À la mort de ce dernier, Lady Ruth Chesterfield craignit fort pour l'équilibre de son fils dont elle devrait supporter seule désormais le fardeau ; non qu'il fût un enfant difficile, mais il était d'humeur si fantasque et avait l'esprit si souvent traversé par les idées les plus incongrues que cette pauvre femme aurait pu tricoter de ses nerfs en pelote un cache-nez à la Tour de Londres. Pourtant, pour peu qu'on le laissât vaquer en paix à ses loisirs, le jeune Chesterfield était l'être le plus doux et de loin le plus attachant de la Terre. Qui plus est, les craintes de sa mère n'étaient assises sur aucune réflexion rationnelle, dans la mesure où Lord Chesterfield n'avait jamais fait preuve de la moindre autorité sur son rejeton qu'il ne voyait somme toute que très peu, puisque, en tant qu'ethnologue rattaché au service de la reine, il se trouva, par la force des choses, très souvent détaché des siens.

Contrairement aux apparences, Alexander n'avait rien d'un oisif. Ses occupations étaient aussi variées que

nombreuses et il appliquait à chacune un tel esprit de perfection qu'elles revêtaient un caractère frisant l'utilité publique. Il multipliait et variait les plaisirs, mettant autant d'amour dans la culture de ses espèces rares de rhododendrons que dans la confection de ses cerfs-volants, ou encore dans ses recherches de coquillages sur lesquels il aimait à peindre de somptueux paysages. Mais son loisir de prédilection, et le seul qu'il tenait à garder secret, était de loin une curieuse habitude contractée dès l'adolescence et qui consistait à jeter des bouteilles à la mer dans le seul et unique but de se trouver une âme sœur.

Ces différentes activités auxquelles il s'adonnait emplissaient amplement ses journées. Pourtant, Lady Chesterfield persistait à ne leur octroyer qu'un caractère vétilleux et n'avait donc de cesse qu'elle ne trouvât un emploi respectable à son fils. Pour ce faire, il lui fallut rameuter le large cercle de ses amis et connaissances qui, par pure charité anglicane envers cette chère Ruth, firent fonctionner en tous sens les bras longs de leurs relations. Contre toute attente, l'entreprise finit par être couronnée de succès et on lui dénicha, grâce à monsieur Bratford, un emploi fort honorable au fin fond du plus poussiéreux des ministères, en tant qu'employé aux archives. Monsieur Bratford, qui dirigeait un important service au Foreign Office, avait épousé une amie d'enfance de Lady Chesterfield et il promit à celle-ci de veiller sur son petit comme la biche sur son faon. Le geste ne revêtait aucun

caractère de bonté d'âme particulier, dans la mesure où ce cher Bratford, en prenant le jeune Chesterfield sous son aile, y voyait l'occasion rêvée de pousser celui-ci dans les bras de sa fille Laura qu'il désespérait de voir mariée un jour.

Que l'on eût trouvé un emploi à Alexander représentait un événement de taille, puisqu'il impliquait que le jeune homme quitterait son cher Flowerstone Manor battu par les vents, le sel marin et l'air iodé, ainsi que ses coquillages, ses cerfs-volants, ses rhododendrons et surtout ses bouteilles à la mer, pour leur appartement londonien de Kensington. Encore fallait-il lui annoncer la nouvelle. Lady Ruth ne se sentit pas à la hauteur de la tâche. Aussi appela-t-elle son frère à son secours, celui-ci s'étant de tout temps targué d'exercer une réelle autorité sur son neveu. Abraham Nathanson, dit Abbie, et la délicieuse Amanda, son épouse, furent donc spécialement conviés au lunch dominical dont ils étaient, de toute manière, chaque dimanche.



Chapitre 2

Chaque rêve en son heure



Le repas ne fut égayé que par le seul tic-tac des horloges, le cliquetis des couverts et le bruit si particulier de la mastication des aliments. On ne parlait jamais la bouche pleine chez les Chesterfield et Nathanson, et surtout pas en présence de la délicieuse Amanda. Celle-ci se vantait d'étroits liens de parenté avec la famille royale, alors qu'elle n'était guère plus que l'arrière-arrière-arrière-petite-fille de la dame de compagnie de la reine Victoria, ce qui est loin d'une réelle parenté.

De temps en temps, Abbie jetait un œil affectueux à son neveu qui lui répondait de la même manière. Hormis cet aimable échange, rien ne vint troubler la parfaite ordonnance des plats et du service.

On prit le thé dans la véranda.

Le moment était venu de parler au petit de son avenir. Lady Ruth adressa à son frère un signe de tête encourageant, imitée par Amanda qui, toute de fiel faite, se réjouissait par avance de la peine dont souffrirait à coup

sûr son neveu par alliance. Amanda n'avait rien de vraiment délicieux, et si Lady Chesterfield persistait à la qualifier ainsi, c'était sans nul doute uniquement parce qu'elle n'y avait jamais vu très clair. Pourvue d'une silhouette dégingandée bien trop grande pour elle, tout en Amanda n'était qu'aspérités. Les os lui saillaient de partout, ses traits étaient anguleux et, sur ses lèvres pincées, jamais ne se dessinait le moindre sourire. Elle avait, qui plus est, une totale emprise sur son époux qui eût été un bien brave homme si sa femme l'y avait autorisé. Mais il n'en demeurait pas moins de bon conseil et il arrivait à Alexander d'accepter de l'entendre.

Abbie s'éclaircit la voix par un long et méticuleux raclage de gorge.

— Alex, ta mère, ta tante et moi-même avons une grande et heureuse nouvelle à t'annoncer ! lui lança-t-il d'un ton jovial, afin de donner à l'affaire un aspect ludique, vu le caractère joueur de son neveu.

Le jeune homme déposa un regard interrogateur sur chacun des protagonistes. Il s'attendait au pire.

— Voilà, poursuivit Abbie, encouragé par le silence ambiant. Nous t'avons trouvé du travail !

Amanda et Ruth opinèrent de la tête de concert.

C'était pire que le pire.

— Ne fais pas si grise mine, Alex chéri ! lui susurra Lady Chesterfield, constatant son manque d'enthousiasme pour le moins manifeste. Le temps est venu de faire tes premiers pas dans la vie active. Tu t'amuseras

beaucoup, j'en suis sûre ! Et puis tu rentreras à Flowerstone Manor toutes les fins de semaine.

— Le travail n'est pas ici ? s'enquit Alexander.

— Oh, bien sûr que non ! C'est à Londres que tout se passe, tu le sais bien. Et la capitale n'est seulement qu'à cinquante minutes par l'express. Mais tu coucheras à Londres, avec Joséphine, ce sera plus aisé.

— Avec Joséphine ?

— Oui, il te faut bien une cuisinière femme de chambre, non ?

— Mais, Mère, Joséphine cuisine affreusement créole !

— Cela ne te fera que le plus grand bien ! Un peu d'épices donneront des couleurs à ton quotidien et te ravigoteront les sens, ce qui ne saurait te faire le moindre tort, bien au contraire !

Ruth rougit quelque peu en terminant sa phrase, tandis qu'Amanda, qui avait tant de moues différentes en réserve, hésitait quant au choix de celle qui serait le plus adaptée à la circonstance de l'instant.

— Pourrai-je emmener mes cerfs-volants ?

— Voyons, Alex chéri, ils ne te seraient d'aucune utilité à Londres !

— Si ! affirma Alexander dont le cœur se fissurait déjà.

— Tu les retrouveras toutes les fins de semaine, mon chéri, ainsi que tes rhododendrons, ta cabane au fond du jardin et Winston C. !

— Winston C. ? hurla alors Alexander, ce qui eut pour effet de faire dresser sur ses pattes arrière le sus-

dénommé en plein milieu de sa sieste. Il n'est pas question que je le laisse ici ! Il viendra avec moi ou je n'irai pas !

— Alexander Barnie Chesterfield, cesse sur-le-champ tes enfantillages, je te prie ! Tu finiras par me faire mourir d'un coup de sang ! Qu'auras-tu gagné lorsque je n'y serai plus ?

— Et que gagnerez-vous, Mère, lorsque je n'y serai plus moi-même, tué par le chagrin d'une séparation brutale d'avec mon chien ? Et que gagnerai-je, moi, lorsque ce même chagrin aura tué Winston C. ? Et que gagnerait Winston C. si je venais à mourir ? Et que...

Il fallut l'interrompre, sinon on y aurait passé la nuit.

Alexander posait et se posait toujours beaucoup de questions existentialistes de ce genre, et bien mal en prenait à celui qui se hasardait à en déclencher le flot.

— Alex, tu me fatigues ! Si seule la séparation d'avec ton chien t'afflige, prends-le donc avec toi ! J'avais osé espérer que c'était de notre séparation que viendraient tes réticences. Excuse-moi de m'être leurrée à ce point !

Lady Chesterfield, mortifiée, boudait.

— Mais, Mère, je vous assure que je vous aime tout autant que Winston C. et que je serai tout autant chagriné par votre disparition que la sienne ! Qu'allez-vous donc imaginer ? Mais Winston C. et moi ne nous sommes jamais quittés ! Il est mon double, mon ombre, mon alter ego. Nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre. S'il me faut quitter Flowerstone Manor, laissez-moi au moins pour

consolation de n'en point partir seul ! Mon sort est suffisamment cruel pour ne pas y ajouter la tristesse d'une telle séparation, n'est-ce pas, oncle Abbie ?

Oncle Abbie, ainsi interpellé, fut forcé d'admettre que si le fait d'emmener son chien adoucissait sa peine, il n'y voyait pas, quant à lui, un problème majeur et insurmontable.

Lady Chesterfield soupira. De toute façon, elle n'avait jamais le dernier mot avec son fils.

— Alors, emmène Winston C. avec toi, si tu le désires, mais tu verras qu'il t'encombrera plus qu'autre chose !

Alexander demanda alors l'autorisation de se retirer. Elle lui fut accordée.

Il tourna les talons pour se rendre au fond du jardin, dans sa cabane. D'un œil triste, il en caressa chacun des objets accumulés au fil des ans. Depuis qu'il était petit, il en avait fait non seulement son antre et son refuge, mais aussi son laboratoire, son atelier, sa bibliothèque et l'écrin de ses diverses collections. Et il avait toujours une collection en cours. Tour à tour aquaphiliste, capsulophile, conchyliophile, fibulanomiste, héraldiste, lithophiliste, ludophile, numismate, Alexander entassait une multitude d'objets dans les trois mètres carrés de sa cabane, ce qui ne laissait aucune place au désordre. Tout y était soigneusement rangé, classé, étiqueté. Ce qu'il ramassait au gré de ses humeurs et de ses balades et dont il ne savait que faire en l'instant, il le rangeait dans des malles, dans l'attente de lui trouver un emploi, ce qui ne

tardait jamais vraiment tant son imagination était prolifique. Nul autre que lui – et Winston C., bien sûr – ne foula jamais le sol de terre battue de la cabane.

Alexander craignait fort que sa nouvelle vie de laboureur ne l'éloigne à jamais des heures délicieuses de son enfance. En poussant un soupir mêlé de sanglots, il s'installa devant son bureau et, à l'aide d'une plume d'oie finement taillée qu'il trempa dans l'encre de Chine, il calligraphia quelques lignes sur une feuille de papier à lettre de vélin bleu. Dans un coin de la cabane s'alignaient plusieurs rangées de bouteilles vides de vin millésimé. Il saisit la première d'entre elles, y glissa son message roulé en un tube ténu qu'il attacha d'une faveur bleue, sa couleur préférée. D'une épaisse couche de cire, il obtura le goulot de la bouteille. Puis, sa bouteille en poche et son chien sur les talons, il quitta sa cabane et regagna le manoir.

L'oncle Abbie et sa délicieuse épouse avaient filé à l'anglaise.

La soirée fut morose. Lady Chesterfield fit plusieurs tentatives de conversation qui tombèrent dans le vide.

Sous la galerie des portraits de toute la lignée des Chesterfield, qui l'observaient les traits sévères et la mine pincée, Alexander ruminait de sombres pensées. Seul Alexander Chesterfield, dit le Bienheureux, le regardait avec sa tendresse coutumière. Il était là, la joue rose et le mollet bombé, vêtu d'un costume de toile bleu ciel assortie à ses yeux, le jabot fourni, le cheveu rare, la

lippe sensuelle. Perché sur son épaule, un aigle, toutes ailes déployées, prêt à s'envoler. En arrière-plan du tableau, les falaises abruptes de Flowerstone du haut desquelles il avait, à ce qu'il avait été prétendu, fait une chute malencontreuse qui l'avait tué. On avait hésité à garder cet ancêtre-là parmi les autres, tant il y dénotait. Mais il faisait partie lui aussi de la famille, et les causes réelles de cette chute furent tenues secrètes. Des mains prudentes avaient relégué la malle contenant les pièces à conviction au fond d'un grenier où elles étaient vouées à l'oubli, les siècles et la poussière aidant. C'était sans compter sur l'âme curieuse de l'arrière-arrière-arrière-petit-fils du Bienheureux, qui ne tarda pas à tomber sur la malle et son secret. Mais il garda pour lui sa précieuse découverte et se jura que, tôt ou tard, il marcherait sur les traces de son ancêtre préféré et accomplirait le rêve qui avait été le sien.

Mais chaque chose en son temps, chaque rêve en son heure.

À dix heures précises, Alexander pria sa mère de l'autoriser à se retirer. Il gagna sa chambre, la laissant seule au salon, songeuse quant au devenir de ce fils qu'elle chérissait tendrement.

Chapitre 3

Avec la légèreté de la feuille d'automne



Dès potron-minet, juste avant que ne s'éteignît la dernière étoile, Alexander et Winston C., nus comme des vers, quittèrent le manoir endormi et se rendirent à l'extrême pointe de leur falaise favorite. Assis, les jambes battant dans le vide surplombant la mer, le jeune homme caressait affectueusement du bout de ses doigts fins la bouteille qu'il s'apprêtait à jeter à l'eau. Il ne changea rien au rituel auquel il se livrait depuis plus de onze ans et, au message contenu, il n'avait modifié ni point ni virgule. Après y avoir déposé le plus tendre des baisers, d'un geste infiniment gracieux il projeta vers l'océan la bouteille, qui se mit à tourner dans les airs. Avec la légèreté de la feuille d'automne, mais sans ronde monotone, elle exécuta plusieurs tourbillons avant que de se poser sur les flots qui l'emportèrent.

— Qui que vous soyez, où que vous soyez, si entre vos mains cette bouteille échouait, sachez que vous m'êtes

destinée, murmura Alexander, tandis que la bouteille s'éloignait vers son destin.

Ils restèrent un long moment encore à contempler le jour qui pointait à l'horizon. L'oreille attendrie, ils laissèrent le bruit léger du clapotis des vagues sur la plage leur caresser le tympan. Alexander se mit à chantonner, tandis que Winston C. battait la mesure de sa queue mélomane.

Quelques instants plus tard, le jeune homme poussa un profond soupir et écrasa d'un doigt rageur la larme qui perlait au bout de l'un de ses longs cils. Puis il se leva et regagna le manoir toujours endormi, Winston C. sur les talons. Ils se glissèrent tous deux sous la couette et se rendormirent aussitôt.

À huit heures précises, Jack Ferguson Kingsley dit J.F.K., le valet de chambre des Chesterfield, tira les lourds rideaux de velours cramoisi et poussa les volets des quatre fenêtres de la chambre de son jeune maître. Il accomplissait cette même gestuelle dans chacune des innombrables pièces du manoir, ce qui lui prenait tous les matins un temps certain. Sans compter que tout ce qui était ouvert le matin devait être refermé le soir. Mais l'homme avait sans doute un sablier à la place du cœur, car jamais, au cours de ses trente-deux années de bons et loyaux services, il ne dérogea d'une seconde à sa mission. C'est donc de la manière la plus immuable qui soit qu'il pénétra, ce dimanche-là, dans la chambre d'Alexander, alors que les vingt-six horloges du manoir égrenaient leur huitième gong.

Une fois n'est pas coutume : ce jour-là paré de tous ses rayons, le soleil – qui sous cette latitude brille plutôt par son absence – fit une irruption brutale dans la pièce où reposaient encore Winston C. et son maître. Aveuglé par la lumière, ce dernier poussa un vif grognement de mécontentement, tout en exécutant d'un coup de reins habile une volte-face vers le mur.

Aussi imperturbable qu'un majordome anglais – ce qu'il était, somme toute –, rompu aux caprices et extravagances de ses maîtres, J.F.K. saisit du bout de ses doigts gantés de blanc un coin de la couette qu'il souleva d'un geste prompt. Le spectacle offert par les corps nus ne provoqua pas le moindre cillement de ses paupières. Il attendit quelques instants encore avant d'annoncer d'une voix claire, teintée des intonations de l'horloge parlante et mâtinée de flegme britannique :

— Il est huit heures, quatre minutes et vingt-cinq secondes, Sir! Lady Chesterfield vous attend dans la véranda pour y prendre en votre compagnie son cassé-rapide¹. Il serait bon que vous ne tardiez point trop, sachant qu'il n'y a rien qui mette votre mère de plus mauvaise humeur qu'un thé et des toasts froids.

— J.F.K., cessez de me crier dans les oreilles, je vous prie ! glapit Alexander, dressé sur son séant dénudé. Et dites à ma mère que j'arrive !

En attaquant ses œufs au bacon face à Lady Chesterfield

1. Traduction malheureuse mais littérale de *breakfast*.

qui sirotait du bout des lèvres son earl grey agrémenté d'un soupçon de lait, Alexander, ravigoté par un bref passage sous une douche écossaise, réfléchissait de manière plus sereine à son avenir. En traversant le salon pour rejoindre la véranda, il s'était arrêté sous le tableau de son ancêtre préféré. « Ne t'inquiète pas ! semblait-il lui dire en souriant. Tout va bien se passer. Je veille sur toi, mon petit ! »

— Un penny pour tes pensées, Alex chéri ! lui fit Lady Chesterfield au bout d'un long moment de silence, auquel pourtant son fils l'avait habituée.

Alexander, qui ne prêtait généralement aux propos de sa mère qu'une oreille distraite, ne cilla pas.

— Serait-ce ton avenir qui t'inquiète ? continua-t-elle, persuadée de déchiffrer parfaitement les lignes tortueuses de la pensée de son petit. Tout se passera bien, tu verras ! Monsieur Bratford m'a assuré que tu n'as aucun souci de compétences à te faire. Le travail n'est vraiment pas difficile et ne nécessite aucune aptitude particulière. De plus, il va te présenter sa charmante fille Laura, qui pourrait très bien devenir ta petite camarade.

Sur ce, Lady Chesterfield tamponna les commissures de ses lèvres d'un geste élégant, signifiant ainsi qu'elle avait terminé son repas.

Elle se leva donc de table.

— Maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je te laisse en tête à tête avec ton chien. Excuse-moi, mon chéri, mais j'ai fort à faire. Il me faut m'occuper de tes

bagages et donner mes instructions à cette pauvre Joséphine qui s'est transformée en pont des soupirs depuis qu'elle sait qu'elle doit te suivre à Londres.

Et, la mine affairée, elle quitta la pièce.

Revenant sur ses pas, elle ajouta :

— J'ai convié ton oncle Abbie et ta tante, la délicieuse Amanda, à partager notre déjeuner. Ils tenaient à te dire au revoir.

Elle tourna les talons.

— Que ferons-nous de notre dernière matinée, Winston C. ? demanda Alexander en s'étirant. Si nous allions faire un tour sur la plage ? Mais auparavant, passons à la cabane, je vais y choisir les quelques cerfs-volants qui nous accompagneront à Londres.

Ils firent une longue balade sur la plage, pieds et pattes dans l'eau. Le printemps de cette année-là était particulièrement doux et lumineux. L'eau était fraîche et claire. Ils y gambadèrent avec plaisir, puis entreprirent une partie de cerf-volant.

Ils en oublièrent l'heure du déjeuner et il fallut envoyer J.F.K. pour les rappeler à leurs devoirs d'hôtes. Quand Alexander arriva essoufflé dans la salle à manger, sa mère, Abbie et Amanda l'attendaient, visiblement contrariés par ce retard inexcusable. Surtout Amanda, en fait, qui excellait dans l'art de la soupe à la grimace et qui alla puiser dans son immense panoplie celle convenant le mieux à sa constipation chronique.

Le déjeuner fut semblable en tout point à celui de la

veille, égayé par le seul tic-tac de l'horloge, le cliquetis des couverts, etc.

On prit le thé dans la véranda.

Puis J.F.K. annonça :

— La voiture de Monsieur est avancée. Les malles de Monsieur y sont chargées ainsi que Miss Joséphine.

Tous se levèrent. L'instant était solennel. Pour la toute première fois de son existence, Alexander Barnie Chesterfield quittait le manoir de Flowerstone et sa maman. Celle-ci retenait – ou plutôt ne retenait pas du tout – ses larmes qui, dégoulinant à présent le long de ses joues poudrées, y dessinaient de tortueuses ravines.

Alexander était lui aussi fort ému. Son oncle Abbie, voulant donner le change à la tristesse ambiante, essaya d'accrocher sur son visage un sourire mais, au grand mécontentement de la délicieuse Amanda qui venait juste de trouver la grimace adéquate, il éclata en sanglots.

Il fallut bien que quelqu'un prît les choses en mains. Winston C. jappa et se dirigea vers la sortie.

Tous le suivirent sur le perron.

— Au revoir, Mère ! À vendredi prochain, n'est-ce pas ?

— Que Dieu te garde, mon petit ! sanglota Lady Chesterfield.

Amanda ne dit rien. Elle plissa le nez et tordit la bouche en guise d'au revoir.

— Bonne route et bonne chance ! lui souhaita son oncle, qui n'arrivait pas à endiguer le flot de ses larmes.

On était très sensibles chez les Nathanson.

Lady Chesterfield et son frère restèrent longtemps sur le perron, agitant leurs mouchoirs de broderie anglaise en direction de l'automobile rouge qui s'éloignait en pétaradant de toutes les forces de son puissant moteur, tandis qu'au salon, Amanda trépignait d'impatience. Il n'y avait plus à l'horizon qu'une légère fumée formant quelques volutes blanches dans le ciel serein de cet après-midi printanier lorsqu'ils se décidèrent à quitter leur posture, le bras endolori.

Lady Chesterfield se tourna et retourna maintes fois dans son lit, l'esprit taraudé, avant que de sombrer finalement dans un sommeil troublé par d'horribles cauchemars où elle entrevit son petit, tour à tour prisonnier des flammes ou à la merci de femmes aux mœurs légères.



